

## Mannolini

### Chapitre 1. Mannolini

Mannolini ? Cela pourrait être le nom d'un général sous Garibaldi, d'un hussard sorti tout droit de chez Giono, d'un gondolier au chapeau noir enrubanné de couleurs vives, d'un vieil aristocrate italien - "**Il conte Mannolini**", cela ronflerait assez bien, non ? - ou encore celui d'un adulé, dodu castrat bien vocalisant de la chapelle Sixtine au temps de Rubini ou Rafarielli.

Mannolini, c'était ma grand-mère. Elle chantait faux comme un fer à souder mais à tue-tête, tout le temps. C'est elle qui m'a fait aimer le chant.

Je me souviens de ces soirées d'été où nous nous couchions comme les poules, avec le jour, dans ce grand lit haut et large où les nuits étaient torrides mais où je me sentais si bien, blottie contre elle qui me repoussait : "Oh ! il fait trop chaud !" avec cette brusquerie tendre qui la caractérisait. La tendresse, chez les gens du Midi, on ne la montre guère sauf dans les grandes occasions : mariages, communions, enterrements et encore !

On pleure de joie ou de chagrin, on crie beaucoup quand arrivent les amis. Mais se donner un petit baiser dans le cou ou se prendre la main, pas question, on aurait "honte" ! En tout cas, Mannolini, elle était ainsi.

Donc, nous étions juchées sur notre "grand bateau" qui n'était ivre que de jeux, de rires, de chansons et de fatigue saine, toutes fenêtres ouvertes sur une symphonie de toits de tuiles rouges au loin, de murs ocre, sur les gros platanes jaunis, les pins immuablement verts, les mûriers touffus, les lilas blancs ou pourpres, les eucalyptus raffinés, sur le jour finissant dans un ciel mauve et pur - il devait bien être huit heures et demie ! -, dans ce petit cabanon qu'elle louait pour toutes les vacances à la Bourdonnière, une banlieue de Marseille.

Tous mes copains et copines étaient assis dehors sous la fenêtre avec leurs parents, les chiens, les chats. Et ça commençait par un timide :

— Mannolini, vous dormez ?

— Eh non !

— Et Régine ?

— Non plus !

— Alors, si on chantait ?

C'était toujours elle qui commençait :

**O sole mio ! ou : Funiculi ! Funicula !** ou bien :

*Se vuoi venir con me alla marina  
Ti farò veder un pesce senza spina  
O ! Marianna, va in capanna  
Quando il sole tramonerà.*

La suite était bien un peu graveleuse, mais moi, ça ne me troublait guère !

Mannolini avait une sorte de voix de basse mal équilibrée, tonitruante. Moi, bien sûr, je faisais "la haute" et à la fin, soutenue par le chœur d'en bas, j'en poussais toujours une, bien haut et bien fort. Ce furent mes premiers applaudissements. Et mes premières fleurs, car les soirs de fiesta, 14 Juillet ou 15 Août, quand le concert était fini après bien des bis, des rappels, avant que Mannolini ferme la fenêtre malgré les protestations, je faisais descendre une ficelle à laquelle mes premiers fans accrochaient un bouquet de fleurs qu'ils avaient préparé. Elle, elle y comptait bien puisqu'un vase avec de l'eau était déjà là. Je crois qu'elle était plus cabotine que moi. Enfin, à l'époque !

Mannolini, c'était son nom de jeune fille. Son prénom, \*très joli en italien, Cesira - prononcez Tchézira -, était devenu en français Césarine, dont j'ai hérité en second choix.

Moi, au début, je disais : Même. Mais dès qu'elle m'a raconté son enfance dans un petit village italien près de Lucca, j'ai été séduite par ce mot chantant, rebondissant, dont je comprenais mal l'emploi. Et elle est devenue Mannolini, pour moi et pour tout le monde.

Elle était une merveilleuse cuisinière. Elle recevait souvent, d'amis de mon père, des télégrammes concis et fermes : "Mannolini, on vient dimanche. Raviolis pour douze. Bises. Signé Untel."

Et le vendredi commençait le tourbillon. D'abord les courses jusqu'au Logis Neuf où étaient les commerçants, le retour avec les paquets. Comme récompense, à cause de la chaleur, j'avais droit à une romaine (beaucoup d'eau fraîche, un peu de sucre et une larme de rhum, pour parfumer. On dirait la recette de Raimu dans Marins pour faire le Picon citron ! Mais moi, j'avais bien "trois tiers" et pas quatre comme César !).

Ensuite, c'était la confection d'une sorte de daube, dont elle ferait la farce, qui parfumait tout le cabanon. Quand c'était presque cuit, j'avais le droit de tremper un morceau de pain dans la sauce, pour goûter. Mais au bout du quatrième croûton elle hurlait : "Vé, cette petite, elle va me "mannger" toute la sauce." Et elle me courait dans la cuisine, en faisant semblant de rouler de gros yeux. Mais j'arrivais toujours à en "resquiller" un de plus.

Après on préparait la pâte. Enfin, moi, je n'étais que la mouche du coche : "Pourquoi tu fais ça, Mannolini ? Pourquoi tu mets de l'eau ? Pourquoi ?" Elle levait les bras au ciel. "Cette petite, elle vous pose de ces questions."

Je n'ai jamais fait de raviolis de ma vie, par complexe, mais je crois que je pourrais me souvenir de tout.

Moi, je n'avais droit qu'à un seul travail, le matin du repas. Quand la pâte était faite, bien travaillée, bien reposée pour trois ou quatre heures sous un torchon, au frais, puis étendue cent fois au rouleau, fine, transparente, sur l'indispensable table de marbre, farinée encore une fois, Mannolini m'armait de la roulette et je m'appliquais à découper des carrés bien réguliers. Gare si je m'y prenais mal pour la répartition des bandes. Ça gueulait ferme ! "Cette petite, elle n'est même pas capable de "carculer" comme il faut. Té, enlève-toi de là. Je vais le faire." Et d'une pichenette, elle m'enlevait de là.

C'est ainsi que je n'ai jamais osé cuisiner tous ces bons plats que Mannolini et ma mère réussissaient si bien : les raviolis, la soupe au pistou, la daube provençale, la poche au riz, la polenta, les oreillettes au sucre, le pain perdu — pas pour moi ! -, les fabuleuses soupes de tous les légumes où la cuillère tenait debout, les rissoles remplies de confitures diverses, les artichauts à la barigoule, les succulents farcis avec leurs chapeaux de travers (rouge tomate, vert amande, mauve aubergine, blond oignon), les pâtes fraîches au basilic, pour lesquelles il fallait trois sortes de fromage râpé, pas moins. J'en salive encore !

Je devais avoir cinq ou six ans quand nous avons commencé d'aller en vacances à La Bourdonnière. De Nîmes, où mes parents s'étaient installés, nous allions d'abord en train jusqu'à Marseille. Nous étions à la gare toujours une heure à l'avance, car Mannolini disait : "On ne sait jamais, si tout le monde était là et que le train parte un peu avant !" - chargées de valises, de paquets et du fameux "en-cas" dans une serviette, avec une Thermos pleine d'une boisson fraîche. C'était la joie quand j'étais petite, ce pique-nique (plus tard, cela me gênait horriblement, mais elle, restée naturelle, ne changea jamais. Dans le train, il fallait "prévoir").

A Marseille, nous descendions l'énorme volée de marches de la gare Saint-Charles et nous regagnions, chargées comme des bourricots, le terminus des tramways. Pas question de prendre un taxi puisque nous pouvions marcher, voyons. L'habitude de "conomiser" était trop ancrée en elle depuis l'enfance.

Le trajet en tram durait bien une heure, sur ces banquettes de bois dur, ornées au dos de plaques bleu marine vantant les pâtes Rivoire et Carret - c'est là que j'ai appris avec Mannolini les lettres minuscules. Nous traversions tous ces charmants villages aux noms chantants, curieux parfois : Plan-de-Cuques, par exemple !

A l'arrivée, toute la colonie italienne nous attendait. Des amis d'enfance à elle qui étaient venus là faire la seule chose apprise : travailler la terre, les vignes. Pour eux, nous étions des princesses. Mannolini, parce qu'elle avait trois sous et un métier : les chapeaux. Moi, parce que mon père, français, avait un magasin de chaussures et si loin de là, à cent kilomètres !

Bien sûr, dès son arrivée, elle retrouvait sa langue natale. Moi, qui n'y comprenais rien, je demandais à chaque phrase : "Qu'est-ce que tu dis ? Quoi ?" Je grimpais sur ses genoux, collais mon oreille tout contre sa bouche, ne comprenais pas mieux, mais je crois bien que ce chatouillement a fait que, plus tard, j'ai parlé italien sans l'avoir jamais appris. Merci Mannolini !

Comme ça l'agaçait de traduire, elle m'expédiait jouer avec les autres petits, vêtue d'un beau tablier bien propre et de sandalettes blanches. Que de jeux avec les filles, nous disputant nos "taraillettes", jouets en terre cuite, que de courses avec les garçons dans la pinède pleine de cigales stridulentes, d'odeurs de résine coulante, de bois surchauffé ! Que de vendanges j'ai aidé à faire, les reins lourds (je n'avais pas encore l'habitude des révérences !), souûle de soleil, de rires, d'appels un peu moqueurs : "Alors, la Princesse, toujours à la traîne ?"

Car pour tous mes copains, moi, je restais la Princesse ou la Poupée, surtout parce que j'avais des chaussures - quel est l'imbécile qui a dit que les cordonniers étaient les plus mal chaussés ? Eux, ils n'en portaient que le dimanche pour aller à la messe. Et encore, ils les mettaient juste avant d'entrer à l'église, pour ne pas les abîmer, disaient-ils. En fait, parce qu'ils préféraient être pieds nus.

Chaque année, ces trois mois passaient comme un rêve. Rêve de jeux, de fêtes, de soleil, de chaleur, de chants, d'histoires que Mannolini me racontait et qui me paraissaient si fascinantes que je disais, à peine avait-elle fini : "Oh ! dis, recommence."

Il y avait bien sûr la visite de mes parents. Là j'étais puante de fierté, parce qu'ils étaient beaux. Mon père, très grand, bien bâti, les yeux verts, les sourcils aussi - c'est vrai, ses poils étaient verts ! Ma mère, petite, forte, belle brune aux cheveux ondulés, aux yeux noirs superbes, pleine de vie, d'histoires drôles. Les hommes la regardaient d'un air gustatif, en disant : "La Margot, *che bella robusta, che cicciona* !" Heureusement, mon père ne comprenait pas l'italien.

Quand ils repartaient dans leur Citroën noire, traction avant (je disais aux autres d'un air important : c'est une onze légère !), la vie habituelle reprenait. Moi, j'étais heureuse, puisque je restais avec Mannolini. On aura compris, bien sûr, qu'elle était l'amour de ma vie. Cela peut paraître exagéré de dire : ma grand-mère, c'était un être extraordinaire. Pourtant, je suis sûre que c'est vrai. Tous les amis de mes parents, les miens, même ceux qui ne l'ont pas connue, quand je parle d'elle, disent : "Mannolini, quelle femme !"